

armées blanches une place centrale dans la littérature, la célébrant comme «l'incarnation de la vie nationale, sa meilleure part, prête au sacrifice». **De l'aigle impérial au drapeau rouge**, paru à Berlin au début des années vingt et dont le succès fut immense dans les milieux de l'émigration, est une évocation de la vie en Russie depuis les débuts du règne de dernier tsar jusqu'à la fin de la guerre civile. On tient là une œuvre étonnante, dans la ligne d'un Alexandre Dumas, où les rôles se répartissent, sans guère de nuances, entre bons et méchants. Les héros ont du panache à revendre. Leurs ennemis, même lorsqu'ils gagnent, sont pitoyables. Krasnov, qui sera livré à l'URSS après la guerre et pendu avec quelques comparses en 1947, ne met pas son drapeau dans sa poche. Derrière le bolchevisme, il voit le juif, comme une évidence. En cela aussi, ce livre étonnant est plus «russe» que nature, reflet d'une certaine idéologie, au point d'être perçu, dans la Russie d'aujourd'hui, comme un «témoignage». Un livre étonnant à tous égards (*Ed. des Syrtes, 738 pages*).

Du séisme politique né de la Révolution d'Octobre, il importe de voir, aussi, les conséquences humaines, dramatiques. Parmi elles, les purges, et la déportation massive d'êtres humains. Après les accords germano-soviétique de 1939, le fracas de la guerre en Pologne et l'annexion, selon les termes des clauses secrètes du traité, de vastes territoires – la Pologne de l'Est, les pays baltes, mais aussi d'Europe centrale... –, des populations ont été déportées par familles entières. Et avec elles, des enfants. Dans un ouvrage bouleversant, **Enfants du Goulag**, Marta Craveri et Anne Marie Losonczy, excellentes spécialistes de l'Union soviétique, ont donné la parole à ceux qui, d'ordinaire, en sont privés. Elles ont, pendant des années, écouté les récits de vie de quelques-uns qui survécurent. Cette approche singulière a le mérite d'ouvrir des horizons neufs. Si la souffrance, la faim, le danger, les violences vues et subies, la peur sont bien omniprésents, la routine du quotidien est capable de susciter, chez des êtres très jeunes, sinon le bonheur, du moins des moments de partage et d'amitié. Au début des années cinquante, ceux qui auront survécu, libérés, devront

assumer l'horizon du silence et de la suspicion. Un très beau livre (*Ed. Belin, coll. Contemporaines, 288 pages, ill.*).

Dans les deux volumes d'une somme dont on a parlé ici, Thierry Wolton a montré quels furent, pendant soixante-dix ans, voire plus en d'autres endroits de la planète, les résultats, tragiques, du léninisme, puis de sa forme exacerbée, le stalinisme. Une histoire mondiale du communisme. III, Les complices, nous montre comment, dans le monde entier, cette idéologie perverse a su trouver, non seulement des soutiens, mais suscité des engagements. Beaucoup, d'une sincérité totale, ont cru aux lendemains qui chantent, et chacun a connu des militants admirables. L'important est ailleurs. Nombreux furent ceux qui, au pouvoir, ont eu pour l'URSS les yeux de Chimène. L'exemple d'Edouard Herriot, manipulé, aveugle au martyre de l'Ukraine affamée, est célèbre. Il en est de multiples autres. Les intellectuels, en masse compacte, ont loué un régime qu'au fond ils percevaient mal, pour des raisons pas toujours honorables. Il était possible de voir. L'exemple de Gide, converti, mais vite renégat, est fameux. Le rôle de la Russie dans l'issue de la Deuxième Guerre mondiale, puis l'extension du communisme en Chine, à Cuba et ailleurs, ne fit que renforcer les sympathies. Outre les fidèles, dévoués corps et âmes, les «compagnons de route» sont légion. L'URSS «arrose» les partis frères, la lutte pour un avenir meilleur fait le reste. Chacun est aveugle à la brutalité du système, y compris lorsque les témoignages, en se multipliant, révèlent de façon irréfutable la vraie nature du régime. Pour Jean-Paul Sartre, quiconque n'est pas communiste est «un chien». Après Budapest, après Prague, l'adhésion ne semblait plus possible. À tort. Si l'épisode maoïste peut, avec le recul, sembler comique, il insultait le ciel. Mais ne vit-on pas un gaulliste pur et dur, Alain Peyrefitte, nier en un livre enflammé le massacre de la place Tian'anmen ? L'historien, comme dans les précédents volumes, multiplie les points d'analyse, cite des témoignages. Le bilan est, au vrai, accablant, qui fait douter de la raison humaine. Ainsi s'achève un monument au malheur, d'une infinie tristesse (*Ed. Grasset, 1184 pages*).

Pierre AUBÉ